

Au bas de l'escalier (1), conduisant aux appartements privés, la voiture s'arrêta. Une section de la garde impériale, à l'aspect imposant, avec les fameux bonnets à poil, rendait les honneurs. Toute la cour était rassemblée en bas de l'escalier. Le petit prince impérial, alors âgé de dix ans, la chaîne de l'ordre de l'aigle mexicain autour du cou, se précipita sur la portière et prit l'impératrice par la main, pour la conduire en haut de l'escalier, garni des deux côtés d'une rangée de « cent-gardes » à l'air martial, garde du corps de Napoléon. Sur le haut de l'escalier l'impératrice Eugénie l'attendait. Elle la conduisit vers le cabinet privé de l'empereur, dans lequel les trois Majestés s'enfermèrent.

L'impératrice Charlotte ouvrit la conversation en disant : « Sire, je suis venue pour causer d'une affaire qui est la vôtre ! » En même temps elle remit la lettre de son mari qui ne contenait (2) pas autre chose, sinon que l'impératrice apportait la réponse au mémoire français du 31 mai, pour que l'empereur pût juger en pleine connaissance de cause. Charlotte remit le mémoire mentionné et les autres documents qu'elle avait apportés, surtout des démonstrations financières détaillées. Les réclamations de l'impératrice portèrent surtout sur le rappel du maréchal Bazaine, la continuation du paiement de la solde aux troupes auxiliaires, enfin le maintien du corps expéditionnaire jusqu'à la pacification complète des provinces menacées. Elle conjura l'empereur de ne pas abandonner une affaire si intimement liée aux intérêts dynastiques, et elle représenta la situation de son mari d'une manière fort éloquente et émue aux yeux de l'empereur des Français. Elle fit appel à son sentiment de justice et à son honneur, elle rappela avec émotion les promesses faites jadis et plaida sa cause si chaleureusement et avec tant de pénétration de son équité et de sa grandeur, que le couple impérial français, bien que fermement résolu à en finir avec le Mexique, ne sut que répondre, profondément bouleversé. L'empereur Napoléon, malade et

(1) Voir aussi comte FLEURY, *Mémoires de l'impératrice Eugénie*, II, p. 113. Leipzig, 1921.

(2) L'empereur Maximilien à Napoléon III, 8 juillet 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État. Cette visite de l'impératrice Charlotte a été en grande partie décrite d'après son rapport, écrit de sa propre main, à l'empereur Maximilien le 15 août 1866.

épuisé, faisait une triste impression. Tout à fait impuissant, comme quelqu'un qui se voit sombrer et ne sait que faire, il regarda du côté de sa femme (1). Des larmes roulèrent sur ses joues. Il se ressaisit enfin et affirma à l'impératrice que cela ne dépendait pas de sa volonté, que lui ne pouvait rien faire.

Et voilà ce qui explique la grande puissance des ministres en France, pensa l'impératrice Charlotte en examinant Napoléon. Elle répondit avec agitation et fit ressortir l'énorme puissance d'un peuple de 40 millions d'habitants, possédant la suprématie en Europe, disposant d'immenses capitaux, jouissant du plus grand crédit dans le monde et tenant toujours des armées victorieuses à sa disposition. Dans de telles conditions, on n'a tout de même pas le droit de dire qu'on ne peut rien faire pour l'empire du Mexique, particulièrement si on considère les intérêts importants que la France doit y sauvegarder.

Pendant cette discussion passionnée entre les Majestés, la porte s'ouvrit subitement et un serviteur parut apportant une orangeade dans une carafe de cristal, sur un petit plateau en argent. Il avait été envoyé par la dame d'honneur, Mme Carrette (2) qui, depuis une heure et demie que durait la conversation, avait attendu dans l'antichambre avec la suite mexicaine et par elle avait appris que l'impératrice Charlotte, dans les grandes chaleurs, avait l'habitude de prendre une orangeade. L'impératrice Eugénie, surprise du dérangement inattendu, fit un mouvement embarrassé, mais finit par offrir elle-même un verre à boire à l'impératrice Charlotte, qui regardait l'incident avec quelque méfiance et refusa plusieurs fois de boire, semblant trouver la chose peu convenable au milieu d'un entretien aussi sérieux. Elle finit pourtant par se laisser persuader et but un verre.

En reprenant la discussion après ce petit incident, Charlotte déclara savoir de quel côté venaient les difficultés, qu'elle se chargeait de les écarter, qu'elle parlerait personnellement à

(1) L'impératrice Charlotte écrivit : « *helpless* » según se diría en inglés, en castellano alguno que no se sabe ayudar; que sabe que se pierde pero no sabe como hacer. Este estado lo tomo per natural y no por fingido.

(2) Mme CARETTE née BOUVET, *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, p. 272.

tous les ministres que Napoléon avait toujours mis en avant et qu'elle les convertirait. L'empereur, de son côté, promit encore une fois de se concerter avec ses ministres, avant de donner une réponse définitive et irrévocable. Charlotte, il est vrai, quitta le couple impérial avec une petite lueur d'espoir. Mais ses grandes espérances furent déçues. L'empereur avait échappé à ses supplications et elle n'espérait plus que dans l'effet de ses explications avec les ministres. En dépit de tout, elle voulait « travailler et travailler », pour avoir au moins « la conscience tranquille » qu'elle avait fait son devoir dans la mesure du possible, complètement et entièrement.

Mais les agitations qu'elle venait d'avoir et la pensée que son mari, par sa faute à elle, était resté au Mexique, exposé à mille dangers, dépassèrent les forces de la jeune femme. Au retour, pâle, exténuée et sans forces, elle s'affaissa sur les coussins de la voiture. Elle avait de la peine à retenir ses larmes. Le revirement était trop brusque pour la jeune femme bercée d'illusions jusqu'ici.

Le premier auquel l'impératrice parla, après son audience, fut le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys. Il se montra très prévenant dans l'entretien et écouta très attentivement les explications de Charlotte, de sorte que celle-ci dans son rapport à Maximilien crut pouvoir annoncer qu'elle l'avait convaincu sur tous les points. Or la malheureuse princesse ne savait pas encore que Drouyn de Lhuys portait déjà à ce moment sa demande de démission dans sa poche, qu'il remit à son souverain le 12 août, parce que celui-ci ne suivait pas son conseil de résister à Bismarck et de faire la guerre si c'était nécessaire. Napoléon ne fit pas connaître tout d'abord au public la démission du ministre. Il en retarda la publication jusqu'au 2 septembre, quoique dès les derniers jours d'août le ministre de l'Intérieur marquis de Lavalette, descendant du célèbre maître général des postes de Napoléon I<sup>er</sup>, dirigeât les affaires en remplacement du successeur en vue, le marquis de Moustier.

Le 12 août, le prince Metternich se présenta à son tour chez l'impératrice Charlotte. Il admira bien la virilité et la force tenace de son caractère, mais il connaissait aussi la situation à Paris comme personne autre peut-être. Il était convaincu que toute son énergie serait gaspillée dans la tentative de vou-

loir arrêter l'effondrement de l'empire mexicain (1). « Je serais très heureux pour elle, écrivit le prince Metternich, connaissant parfaitement la situation, si elle obtenait seulement un soldat, un heller et même seulement un mois de retard dans l'évacuation. »

Par conséquent il mit en garde l'impératrice contre les illusions, mais elle avait espoir dans la victoire de l'argumentation claire et logique dont elle avait usé avec l'empereur et elle s'accrochait au rayon d'espoir que l'empereur lui avait encore laissé dans leur première entrevue.

L'impératrice parla ensuite avec le ministre des Finances, le juif Achille Fould. Sa cupidité était proverbiale à Paris, et l'impératrice au courant de cela en usa pour faire miroiter à ses yeux la richesse du Mexique en fait de mines d'argent, comme elle l'écrivait (2). Cet argument l'enthousiasma à tel point, qu'il s'écria : « Si j'avais été jeune, moi aussi je serais allé dans ce pays. » Fould fit une courte observation sur la possibilité éventuelle d'un nouvel emprunt, mais tira bien vite sa révérence, comme il disait, de peur d'être tout à fait converti s'il continuait la conversation.

Fould venait d'exposer son point de vue à l'empereur sous la forme d'une lettre privée. Il s'y prononçait catégoriquement contre toute nouvelle subvention en faveur de l'entreprise mexicaine (3). « Jadis, disait-il, on l'aurait fait dans un double but, d'abord pour contenir les désirs de domination des États-Unis, et ensuite développer les relations commerciales de la France. La puissance de l'Union a, entre temps, considérablement augmenté, et la situation commerciale pour la France est moins favorable qu'avant. Le parti monarchiste n'a pas eu la force que les émigrés lui avaient prêtée, et voilà pourquoi Maximilien s'est appuyé sur les libéraux, qui l'ont trahi, de sorte qu'il se trouve maintenant placé entre les deux partis sans soutien et ne pourra plus se maintenir longtemps. L'armée

(1) Ce qui suit est basé en grande partie sur un mémoire, manuscrit en espagnol de l'impératrice Charlotte, intitulé *Informe político*. *Tactica seguida por Napoleon y que sigui con él*. Vienne, Archives de l'État.

(2) Prince Richard Metternich au comte Mensdorff, 12 juillet 1866. Vienne, Archives de l'État.

(3) Fould à Napoléon III, Paris, 14 août 1866, lettre reproduite dans *Papiers et correspondances de la famille impériale*, Paris, 1871, II, p. 70.

mexicaine ne possède pas une structure ferme, elle n'est pas sûre, et les sections de troupes européennes parsemées dans le vaste territoire sont impuissantes à résister sérieusement après le départ des Français. Un secours provisoire en argent ne permettrait pas non plus de surmonter les innombrables difficultés ». Fould déclara ensuite qu'il lui semblait impossible que l'empereur pût rester au Mexique, qu'il devrait renoncer à la couronne et lancer une proclamation où il dirait aux Mexicains qu'ils s'étaient trompés en lui offrant le trône, qu'il ne se servait plus de troupes étrangères que pour maintenir l'ordre public, et qu'il engageait le peuple mexicain à élire un nouveau gouvernement et un nouveau régent. « Je ne me cache pas, écrivait Fould, que ce sera peut-être difficile de décider l'empereur à l'abdication. Si je suis bien informé, il s'y résoudra seulement lorsqu'il sera convaincu qu'il n'a plus aucun secours à attendre de la France. Il commence à s'en rendre compte. Le voyage de l'impératrice Charlotte en est une preuve. Si Votre Majesté lui déclarait sans détour que, quels que puissent être vos sentiments personnels, Votre Majesté ne peut donner aucune sorte de secours sans convoquer le Corps législatif, dont l'opinion ne laisse aucun doute, l'impératrice Charlotte arrivera à faire prendre à l'empereur Maximilien la seule décision qui, d'après moi, soit juste. »

Fould croyait donc que Charlotte, si on lui refusait tout, persuaderait Maximilien de renoncer à son entreprise. En conséquence, à la fin de sa lettre, il disait qu'il n'y avait plus qu'à s'occuper des garanties désirables pour la sûreté des Français au Mexique et de leurs créances, ainsi que de celle des créanciers d'État du pays.

L'impératrice Charlotte eut également une longue entrevue avec le ministre de la Guerre Randon. Lui aussi sembla convaincu de tout ce que la malheureuse femme lui raconta. A tout il répondit affirmativement, et dans son for intérieur il pensait le contraire.

Napoléon n'avait pas encore reçu la lettre de Fould lorsque l'impératrice Charlotte, le 13 août, réapparut à Saint-Cloud, cette fois-ci seule et sans gala. Tout d'abord elle s'occupa de la promesse, faite jadis par Bazaine, de payer un demi-million de francs par mois au trésor de l'État mexicain, et pria qu'elle fût tenue. L'ordre conforme devait, comme premier succès

de sa mission, en être remis au vapeur partant le 16 août. Dans ce but elle présenta à Napoléon des extraits de ses lettres du 18 et 28 mars 1864, qui contenaient toutes les promesses et les assurances qu'il avait écrites dans le temps où il craignait que Maximilien ne refusât le trône et que celui-ci, ainsi que Charlotte, avaient pris pour argent comptant jusqu'au dernier moment. Elle insista surtout sur ce passage de sa lettre du 18 : « Je vous prie de toujours compter sur mon amitié... Vous pouvez être sûr que mon appui ne vous manquera jamais... dans l'accomplissement de votre tâche. »

Mais ces mots de la lettre du 28 sonnèrent encore bien plus péniblement aux oreilles de Napoléon : « Que penseriez-vous effectivement de moi, si Votre Altesse Impériale, étant déjà au Mexique, je vous disais subitement que je ne puis tenir les conditions que j'ai signées ! »

Ce fut extrêmement pénible pour Napoléon de se les voir rappeler et de les voir écrites de sa propre main. Une profonde agitation s'empara de lui, mais encore une fois il éluda une réponse claire, prétextant qu'il était forcé d'attendre d'abord la décision du conseil des ministres qui se réunirait prochainement sous la présidence de l'impératrice.

L'impératrice Eugénie réussit enfin à tirer son hôte mexicain du bureau de l'empereur. Elle avait peur de nouvelles scènes pénibles et entraîna l'impératrice Charlotte très agitée et toute hors d'elle dans ses appartements privés pour y conférer dans l'absence de l'empereur et en présence des ministres Fould et Randon (1). Charlotte ne se maîtrisa plus, elle dit ce qu'elle pensait et c'était assez fort. Elle demandait ce qu'était devenue la différence entre le montant nominal des emprunts mexicains et la somme en effet versée au Mexique ; aidée du ministre Castillo, elle accusait les financiers français d'avoir agi d'une manière frauduleuse. « Quelles sont donc, s'écria-t-elle, les poches qui se remplissent d'or au détriment du Mexique ? »

Elle se mit ensuite à énumérer toutes les fautes de Bazaine et à dépeindre la situation militaire abominable à laquelle

(1) Cette conversation est rapportée d'après BUFFIN, ouvrage cité, p. 222-226, qui de son côté l'a tirée des papiers d'Eloin.

ses dispositions avaient conduit. « Si l'on avait conspiré à Paris la chute de l'empire, dit-elle, on n'eût pas agi autrement. » Fould se débattait, il contestait les assertions de l'impératrice et accusa à son tour les Mexicains de malversations et d'opérations frauduleuses. Il parla même d'ingratitude, de défiance et de gabegie, et dit finalement que si les choses continuaient ainsi, il faudrait tout abandonner. Le ministre de la Guerre Randon écoutait, consterné; l'impératrice, qui avait perdu la maîtrise de soi-même, oubliait la présence d'Eugénie et se moquait de l'étiquette.

L'impératrice des Français eut recours au procédé accoutumé de tant de femmes, qui dans une situation pénible ne savent plus comment en sortir. Elle tomba en sanglotant dans un fauteuil et fit semblant de s'évanouir.

Enfin l'entretien tumultueux prit fin au milieu d'une agitation extrême de tous les assistants. Ce n'était pas très adroit de la part de l'impératrice Charlotte de traiter d'une façon pareille, le jour avant le conseil décisif, les deux ministres les plus éminents et cela en présence de leur souveraine.

Ce conseil se réunit le 14 août en présence d'Eugénie. Fould parla dans le sens du rapport qu'il avait adressé à l'empereur. Randon se prononça contre la continuation de l'expédition. Drouyn de Lhuys se mit de leur côté et c'est ainsi que la décision finale fut prise d'abandonner l'empereur Maximilien et son épouse, et de donner des instructions qu'emporterait le bateau du 16 août, confirmant en tous points les ordres déjà donnés jusque-là, et à cause desquels l'impératrice Charlotte avait entrepris son voyage en Europe dans l'espoir de les faire révoquer. La crainte d'un conflit avec l'Union et les craintes pour l'avenir de la dynastie si on se mettait en opposition directe avec l'opinion publique en France, avaient joué le rôle principal dans la décision.

L'impératrice Charlotte attendait avec inquiétude le résultat du conseil; mais comme on ne se hâtait naturellement pas de le lui communiquer, elle s'adressa au maréchal Randon qui lui fit part des résolutions prises et qui étaient si tristes pour elle. Randon avait déjà écrit au maréchal Bazaine que l'impératrice avait remis à Paris un mémoire dirigé contre lui, mais cela ne diminuait en rien la confiance que Napoléon

mettait en lui. Il ajouta encore (1), dans un écrit du 15 août, que le gouvernement français ne se faisait plus d'illusions sur l'affaire mexicaine, qu'on avait évidemment compté au Mexique sur une subvention illimitée en argent et en troupes de la part de la France, mais que tout devait avoir une fin et que l'histoire devait reconnaître que Napoléon avait fait tout ce qui était humainement possible pour consolider l'empire mexicain.

Drouyn de Lhuys fit venir chez lui Almonte pour lui demander d'instruire officiellement le ministre Castillo, qui se trouvait dans la suite de l'impératrice, du résultat défavorable. L'impératrice Charlotte, « pour parer et ignorer le refus », chargea Castillo de simuler une maladie pour que la communication officielle ne soit faite qu'à Almonte et par là qu'on soit obligé de la faire passer par la voie diplomatique sans y mêler personnellement l'impératrice. De plus, elle chargea Almonte d'arrêter dans la mesure du possible les instructions données à Dano et au plénipotentiaire des finances, maintenant à Mexico, et elle envoya une dépêche à Maximilien à ce sujet. Elle ne voulait à aucun prix renoncer à tout espoir et elle essaya de plus belle de faire passer l'affaire du terrain officiel sur le terrain personnel, quasiment privé. Des inquiétudes mortelles au cœur, elle ne pouvait, ni ne voulait croire que son jeu fût perdu.

Le 15 au matin elle envoya de courtes félicitations à Napoléon pour sa fête (Saint-Napoléon) dont on la remercia aimablement à 6 heures du soir. L'impératrice décida alors d'écrire à son mari et de ne retourner à Saint-Cloud que lorsqu'elle aurait causé à plusieurs personnes, et « mieux étudié la situation. » Elle ne voulait pas enlever tout espoir à son mari; mais elle dut s'avouer à elle-même qu'elle ne supprimerait pas les faits. C'est ainsi qu'elle arriva à écrire la lettre suivante (2), qui, malgré son mauvais allemand, montra clairement avec quelle désinvolture elle savait passer outre avec les contradictions les plus frappantes.

(1) Voir GAULOT, II, p. 377.

(2) Original de la main de l'impératrice. Vienne, Archives de l'État.

Paris, le 15 août 1866.

« MON TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

« Tout d'abord je me porte à merveille. Que ton cœur soit donc tranquille sur ce point. Ensuite c'est ma conviction qu'on pourra obtenir quelque chose, parce qu'il existe de l'intérêt, mais la mauvaise volonté et le manque de courage dans les hautes régions est grande et je sais, de source certaine, par Metternich, que l'empereur Napoléon depuis deux ans baisse beaucoup physiquement et intellectuellement. L'impératrice... est incapable de mener la chose, elle ne peut s'opposer aux ministres et elle fait plus de tort qu'elle ne rend service. « On est devenu vieux » et tous les deux enfantins, pourtant ils pleurent souvent tous les deux; je ne sais si cela mène à quelque chose. J'ai été très appliquée et j'ai tout de suite porté l'ultimatum à l'empereur. Maintenant j'ai dû peiner beaucoup pour faire continuer et partir les 500 000 piastres par ce vapeur, mais j'ai su qu'il n'y avait pas moyen de l'obtenir; c'est une question de devoir. Pourtant toutes les cartes ne sont pas jouées avec l'empereur Napoléon. Je n'ai été que deux fois chez lui; la deuxième fois je lui ai apporté les extraits de ses promesses, pour le ronger dans sa solitude (*sic*). Il a beaucoup parlé du Mexique, mais c'est une chose depuis longtemps oubliée pour eux, dirait-on. La deuxième fois il a pleuré encore plus que la première fois. Si la chose réussit ici, elle réussira aussi à Rome et à Washington.

« Cette lettre est décousue, parce que Poliakowitz est sur le point de partir. J'ai toujours du monde, ce qui prend tout mon temps.

« Je t'embrasse de toute mon âme.

« CHARLOTTE. »

Dans l'entourage du couple impérial français on ne s'émotionna guère de la visite de Charlotte. Seuls Napoléon et Eugénie étaient remplis de pitié en leur for intérieur. Dans une lettre, Prosper Mérimée, bibliothécaire impérial, qui par suite de ses relations avec la mère d'Eugénie était devenu un ami et un confident du couple impérial, fait une observation caractéristique.

Dans ses lettres à Panizzi (1) il vante l'agréable absence de toute étiquette à Saint-Cloud et ajoute que, pour le moment, elle était menacée par un dîner de gala en l'honneur de la Majesté mexicaine. « On lui donnera à manger, écrit-il, mais je ne crois pas qu'elle obtienne de l'argent ou des troupes. Je ne serais pas surpris si Maximilien abdiquait dans quelques mois. Après viendra la république ou plutôt l'anarchie, suivie sous peu, je crois, du Lunch Law des Yankees et finalement de la colonisation anglo-saxonne. »

Les ministres, les Chambres, l'opinion publique contre le Mexique, l'entourage de l'empereur indifférent, le couple impérial fermement résolu d'en finir avec l'affaire, telle était la situation désespérée contre laquelle l'impératrice se débattait. Sans lâcher prise, Charlotte continua ses tentatives. Elle traita aussi avec le comte de Germiny et avec Corta à propos de la situation financière. Le premier promit de payer au moins l'arriéré de 292 000 francs pour les ambassades mexicaines en Europe. Corta était d'avis que les finances de la France étaient dans le meilleur état, qu'on pouvait se passer de Fould, que l'impératrice devait aller chez le président des ministres, Rouher, et parler de nouveau à l'empereur. Que c'est de lui que dépendait la décision finale. Lorsque le 18 du mois Rouher parut chez l'impératrice, il fit remarquer que le mémoire remis ne contenait aucune proposition financière. « Non, répondit l'impératrice, parce que le Mémoire est seulement une réponse à celui que vous avez envoyé! » Charlotte s'efforça de démontrer à Rouher que par l'abandon du Mexique, tout en chargeant les douanes de 50 pour 100, on ne ferait pas rentrer les sommes dues à la France, puisqu'elles ne rapportaient rien dans un pays non pacifié. A cette heure, les papiers mexicains étaient encore à 150, mais le jour où elle quitterait Paris sans avoir rien obtenu, ils n'auraient plus aucune valeur.

Rouher répondit par quelques phrases embarrassées et fit observer qu'il avait appris de Corta que l'impératrice désirait parler à nouveau avec l'empereur. Mais que peut-être elle avait vu dans le *Moniteur* que l'empereur était parti en voyage. Charlotte répondit qu'il viendrait bien une fois chez elle,

(1) Prosper MÉRIMÉE, *Lettres à Panizzi* (1850-1870). Paris, 1881, p. 229.

après son retour, ce qui du reste ne serait que convenable. De plus, elle fit remarquer qu'elle ne traitait pas avec le gouvernement français ; qu'elle voyait seulement les ministres, qui lui demandaient une audience et qu'elle les considérait seulement comme des individualités, et rien de plus. « Je ne reçois, dit-elle, des réponses que de l'empereur lui-même, auquel j'ai adressé les questions. »

Elle insista là-dessus, pour éviter que Napoléon lui fit connaître sa réponse par des ministres. Charlotte voulait une situation nette et claire. Dans l'*Informe politico* elle écrivit : « Je ne puis changer la volonté, mais je détruirai tous les faux-fuyants et les mauvaises raisons. » Elle déclara à Rouher qu'elle était froissée, parce qu'au conseil des ministres on discutait, sans lui en dire un mot, des choses qu'elle avait soumises à l'empereur. Rouher répondit qu'on avait cru Castillo malade et c'est pourquoi il n'avait pas été mis en état de la prévenir. Là-dessus l'audience était terminée.

Le soir du 18 août l'impératrice eut une lettre de Napoléon lui demandant à quelle heure il pouvait la voir. Le lendemain, à 4 heures de l'après-midi, l'empereur parut au Grand-Hôtel. Il avait été très nerveux dans les derniers jours ; sa maladie, l'échec que Bismarck lui avait préparé et les embarras à la suite de la visite de Charlotte, tiraillaient ses nerfs au plus haut degré. L'impératrice se plaignit à Metternich que l'humeur de l'empereur avait beaucoup souffert et qu'il se montrait irritable envers tous (1). Jusqu'ici l'empereur des Français avait autant que possible cherché à se décharger sur d'autres de la pénible tâche de communiquer son refus à Charlotte. Mais celle-ci, par sa tactique, avait su empêcher cela ; dès lors, il devait affronter la lutte personnellement. Il est vrai que la crainte de froisser aussi l'Autriche par un refus ne pesait pas trop lourdement, vu son humiliation récente.

Au début de cette entrevue, l'impératrice Charlotte tenta une fois de plus, par des persuasions émouvantes, d'ébranler l'empereur et lui proposa de convoquer le Corps législatif. On proposerait à ce dernier de payer les 90 millions demandés, en termes mensuels. Dans le cas d'un refus, l'empereur déclara-

(1) Prince Metternich à Vienne, 17 août 1866. Vienne, Archives de l'État.

rait les Chambres dissoutes et adresserait un appel à la France qui s'enthousiasmerait sûrement pour la chose et suivrait l'homme qu'elle avait élu comme empereur.

L'idée sembla lui convenir, dit l'impératrice plus tard, de même l'idée que seulement un équilibre des forces sur le nouveau continent pourrait être d'utilité à la France. Ses intérêts, en effet, exigeaient un empire allié au delà de l'Océan, qui serait acheteur des produits de l'application française. Ce furent les dernières propositions de l'impératrice Charlotte. Napoléon, une fois de plus, se déroba. Finalement il voulut dire nettement et clairement que l'impératrice n'avait plus rien à espérer ; mais Charlotte s'en aperçut et aussitôt que Napoléon commença à parler, elle l'interrompit pour éviter formellement le fait accompli du refus. A la fin, l'empereur, sans détour, réussit à lui dire qu'elle aurait tort de se faire encore des illusions quelconques.

L'impératrice, hors d'elle, répondit : « Cette entreprise concerne avant tout Votre Majesté, et Elle ne doit pas non plus se faire illusion sur ce point. »

L'empereur se leva, sans mot dire, s'inclina froidement devant Charlotte et quitta la chambre.

Deux jours plus tard il fit savoir formellement à l'impératrice qu'il ne pouvait accéder à ses désirs.

Fould connaissait mal l'impératrice, en croyant qu'elle persuaderait maintenant son mari de quitter le Mexique. Son ambition ardente lui fit sentir l'échec de son intervention profondément et douloureusement, mais ne laissa pas surgir la pensée que l'aventure devait maintenant être abandonnée. Elle ne laissa échapper aucune allusion dans ce sens et notifia seulement toujours qu'il fallait maintenant s'arranger autrement pour se maintenir quand même sur l'eau. Néanmoins la défaite lui causa un chagrin cuisant. Dans les nuits d'insomnie elle se creusa la tête pour trouver une autre issue. Une haine ardente contre Napoléon la dévora intérieurement et l'empêcha de réfléchir lucidement et froidement. Elle compara l'empereur au diable et son entourage à l'enfer.

L'inquiétude pour son mari et leur grande œuvre mutuelle au delà de l'Océan martelait ses tempes jour et nuit. Déjà elle se vit persécutée par ce démon et elle commença à raconter qu'on avait voulu l'empoisonner avec cette orangeade à Saint-

Cloud. Vainement la forte constitution de la jeune femme lutta contre les secousses morales qui s'acharnaient contre son cerveau martyrisé. La vision du cavalier de l'Apocalypse, décrit par saint Jean comme symbole de la mort, de la guerre, de la famine et de la peste, se dressa devant ses yeux.

Hors d'elle de chagrin et d'indignation, peu avant son départ de Paris qu'elle détestait cordialement désormais, elle écrivit à son mari (1) le 22 août 1866 :

« TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

« Je pars d'ici pour Miramar par Milan demain matin, ce qui te prouve que je n'ai rien obtenu... J'ai cette satisfaction d'avoir renversé tous les arguments, d'avoir anéanti tous les faux prétextes et par là de t'avoir donné un triomphe moral, mais Lui simplement ne veut pas, et aucune contrainte n'y peut rien, parce qu'il a l'enfer en Lui et moi pas. Ce n'est pas l'opposition, Lui choisit le corps législatif, encore moins la peur des États-Unis. Il veut commettre une mauvaise action préparée de longue main ; non par lâcheté, découragement ou par quelque motif que ce soit, mais parce qu'il est le mauvais principe dans le monde et qu'il veut abolir le bien, uniquement pour que l'humanité ne remarque pas que ses œuvres sont mauvaises et qu'elles l'adorent (2). Jusqu'à hier je ne lui avais pas permis de dire explicitement qu'il ne ferait rien, pour avoir le temps de mettre en œuvre toute sorte de choses et pour Vous prouver que c'est lui le seul obstacle, car si le dernier de ses propres ministres avait été empereur, il m'aurait donné raison. De cette façon, tu vois au moins clair sur ce point ; pour moi il est le diable en personne et lors de notre dernier entretien hier il avait une expression à faire dresser les cheveux sur la tête, il était hideux et c'était l'expression de son âme, les autres sont à la superficie. Ainsi du commencement à la fin, il ne t'a jamais aimé, par ce qu'il n'aime pas, ni ne peut aimer, il t'a fasciné comme le serpent, ses larmes étaient mensongères comme ses paroles, toutes ses actions tromperie.

(1) L'impératrice Charlotte à l'empereur Maximilien, 22 août 1866, en langue allemande. Copie, Vienne, Archives de l'État.

(2) Dans l'original la phrase est soulignée.

« Je trouve que tu dois t'échapper au plus vite de ses griffes. Depuis son dernier Non, te croyant ruiné, il est enchanté Méphistophélès tout à fait aimable, il m'a même baisé la main aujourd'hui lors de l'adieu ; mais c'est de la comédie, car j'ai vu le fin fond de son être à plusieurs reprises et j'en frissonne encore, car jamais le monde n'a vu rien de pareil, ni ne le verra jamais ; mais son règne touche à sa fin, et alors on va de nouveau respirer.

« Tu me trouveras peut-être exagérée, mais cela me fait tout à fait penser à l'Apocalypse, et cette Babylone lui sied bien ; plus d'un incroyant arriverait peut-être à croire en Dieu s'il voyait le diable de si près. Bazaine et Fould sont ses satellites qui, eux aussi, en ont d'autres ; en tous les cas, il n'y a pas d'agent direct qui soit capable d'une bonne action. Si c'est possible, tu devrais chasser de force (*sic*) le premier du Mexique, car si l'affaire venait entre les mains de Douay, il y aurait à faire quelque chose.

« Un grand résultat de ma présence ici est que « le vin est dévoilé » (*sic*) et les hommes voient, s'étonnent et méprisent. J'ai vu tous les budgets de la commission des finances, de la boue aussi du commencement à la fin. Germiny a consenti à payer les pauvres légations ; toujours cela d'obtenu, s'il le fait, car ici chaque parole est un mensonge. Mais ne crois pas, au moins, que j'ai mendié auprès de ces gens ; j'ai seulement fulminé et je leur ai arraché les masques, et tout cela sans impolitesse ; sûrement il ne leur était jamais rien arrivé d'aussi désagréable, depuis qu'ils existent. Ainsi, tu dois te libérer de l'influence directe de cet enfer. J'ai expliqué à Gutierrez et il comprend maintenant pourquoi tu as appuyé les libéraux qui étaient les adversaires de ces infamies. Je ne peux pas voir très clair, si oui ou non on désire ton abdication ici ; je crois que tu dois te maintenir aussi longtemps que possible, car l'enfer une fois disparu, ce serait dans l'intérêt de la France et de l'Europe tout entière de créer un grand empire au Mexique, et c'est ce que nous pourrions faire. Dans le vieux monde, c'est dégoûtant et étouffant. Partout où le sang coule, partout où les nations veulent s'unir, on sent sa présence. Bismarck et Prim sont ses agents. Il fait de la propagande dans tous les pays et se rit de ses victimes. De l'autre côté de la mer on peut le défier.

« L'Autriche sera absorbée par la Hongrie. L'Italie n'a pas

d'argent et est démoralisée, l'Espagne est embrasée, la flotte autrichienne seule a sauvé l'humanité ; on a vu que des hommes savent encore mourir et vaincre, et on a reconnu la main qui les a faits. C'était un rayon de soleil dans les ténèbres européennes, l'aurore d'une puissance naissante — celle du bien — et le bien vaincra ! Tu ne peux être sur le même continent que lui, il te réduirait en cendres ; c'est à peine si ses lèvres sauraient prononcer ton nom. Débarrasse-toi aussi des agents de finances ou domine-les, et que les choses militaires n'aient rien à faire avec les Français, autrement tu es perdu. Toute la question de l'armée et de la fusion de ses différents éléments l'a prouvé clairement. La chose est possible si tu peux t'appuyer sur des éléments indigènes, mais ne te fie pas aux Français, car on ne sait jamais si ce ne sont pas ses créatures. Si l'Europe voyait clair dans ta situation, l'argent affluerait de tous les côtés. Tous les Français sont matériellement intéressés dans la chose à cause de leur commerce et de leur puissance. Je serais on ne peut plus heureuse dès que tu me diras de revenir, mais dis-toi bien que tu ne pourras vivre en Europe en même temps que *Lui* et que du cap Nord au cap Matapan l'air est saturé de *Lui*. J'espère que tu me rappelleras bientôt, dès que tu seras débarrassé de *Lui* au Mexique. Mon voyage était pour *Lui* le coup le plus violent de longtemps et partout beaucoup de gens ont de l'intérêt pour moi. Je t'embrasse de cœur et je reste à jamais et fidèlement à toi.

« CHARLOTTE. »

« Naturellement je n'ai été nulle part ici comme tu l'as désiré. J'hérite de l'argent de tous les côtés, les bijoux aussi étaient très jolis. J'ai pour toi la Toison, elle est magnifique. On prétend que son plan serait de se mettre en relations avec Miramon, et probablement Alm. (sans doute Almonte. *Note de l'auteur*) travaille à cela. C'est donc tout ce qu'il y a de plus mauvais pour eux de rester là-bas et pour nous c'est le salut. Ne te fie non plus à P. (peut-être Pierron, mais en cela l'impératrice se tromperait. *Note de l'auteur*), pense que tout le projet de l'abdication était de lui. »

Malgré tout Charlotte insista plus que jamais sur la nécessité de rester au Mexique et de montrer à Napoléon qu'on

saurait se passer de lui. Mais ses idées avaient perdu de leur clarté. Les agitations nerveuses des dernières semaines secouaient ses nerfs. La haine subite contre Napoléon éclatant avec une force élémentaire fut le premier indice de la folie de la persécution qui se déclara chez elle. Elle répétait déjà de plus en plus souvent la légende, qu'on avait voulu l'empoisonner lors de sa première visite à Saint-Cloud. Sans cesse aussi elle revenait à l'Apocalypse. Son père avait possédé de belles copies des célèbres gravures en bois de Dürer, l'Apocalypse de saint Jean, et la première feuille, montrant comment après l'enlèvement du premier des quatre sceaux du livre du destin par la brebis, la peste, la guerre, la faim et la mort passent en ouragan sur les corps des hommes tombant en gémissant, avait fait la plus profonde impression sur elle. Maintenant, dans son désarroi, ce tableau lui revenait à la mémoire. Sa figure, jusqu'ici si charmante, commença à porter des traces d'altération nerveuse. Une rougeur hectique ne la quittait guère plus et ses yeux avaient parfois un éclat fiévreux anormal. Elle était aussi froissée que ses frères, le roi de Belgique et le comte de Flandres, ne lui eussent ni rendu visite à Paris, ni ne l'aient invitée à Bruxelles. Elle avait oublié complètement qu'elle leur avait fait savoir qu'elle ne pourrait se rendre en Belgique pour raison politique.

Le prince Metternich, encore avant le départ, essaya de faire comprendre à l'impératrice de ne pas boudier la famille impériale à Vienne, dans le sein de laquelle elle trouverait la seule consolation qu'un brave cœur et un sort malheureux méritaient. Ce prince, par une véritable délicatesse de son grand cœur, ne fit pas la moindre allusion à ce qu'un jour il avait mis en garde le couple impérial contre l'aventure mexicaine. L'impératrice Charlotte trouva que la manière la plus digne de se rendre à Miramar était d'aller par l'Italie et, avant d'entreprendre d'autres démarches, d'y attendre des nouvelles de son mari. Ses considérations sur ce que Maximilien avait dès lors de mieux à faire se résumaient dans ce conseil (1) donné par lettre : « Je crois, vu que les Français ne font rien et vu que le traité de Miramar est rompu, que tu

(1) Impératrice Charlotte à l'empereur Maximilien, villa d'Este, lac de Côme, 26 août 1866. Vienne, Archives de l'État.